

Brèves littéraires

Brèves

Étirer la nuit

Nathalie Nadeau

Numéro 70, printemps 2005

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/6656ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Société littéraire de Laval

ISSN

1194-8159 (imprimé)

1920-812X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Nadeau, N. (2005). Étirer la nuit. *Brèves littéraires*, (70), 48–52.

NATHALIE NADEAU

Étirer la nuit

Mention

Prix Brèves littéraires - poésie

J'aime cette mer
Qui m'inonde sans jamais me noyer
M'oublie rompue
Vivante du temps à venir

J'imagine les contours de ta voix
Au bout de la question
Je vois naître la ligne qui départage ma vie
Tu m'attends à la dernière halte

La porte s'ouvre comme une parenthèse
Où je dormais, un passage se profile en bordure du passé
J'y glisse comme une vague
J'arracherai ce qu'il faut de silence
Pour qu'éclore un jardin de paroles

Dans ta lumière
Cent fois multipliée
Ma mémoire nous réinvente tels que nous sommes
Confondus d'abandon et de mer amoureuse

Au moment d'oublier, on se rappelle
Les images odorantes
Du fil invisible qui nous retient au sol
Aujourd'hui n'est pas le premier jour

Je nous validerai en même temps que nos rêves
Je m'amuserai à travers tes aquarelles
Guettant le motif de ta main
Cherchant le jaune où nous pourrions nous baigner

J'ai souvenir d'un matin d'orange
Du rayon de soleil qui te plissait les yeux
J'ignorais encore que j'étais heureuse

Ne crains pas mon retard
Je te l'ai dit
Je reviendrai comme la marée
Roulant sur l'ombre
Le regard libre comme une enfant farouche

Je ne connais pas le cri de ta naissance
Tu es un refuge en banlieue du temps
L'ardoise où j'écris mes désirs

Sur le sable noueux de tes mains
J'aspire à ta rencontre
Je creuse le ruisseau que tu coules en moi
Comme un fruit que l'on presse

Je suis pierre qui roule
En marche vers le midi
Le soleil ouvre la fenêtre qui me sépare de toi
Je prends la mesure de notre insolence
Une œuvre grandiose s'improvise
[au creux de nos chairs amoureuses

Notre amour est une herbe fraîche
Où s'étend notre fatigue
Nous réinventerons la démesure
Bousculerons le sablier
En nous moquant de ce que nous aurions pu être

Ton corps chante l'espace
Je me laisse glisser contre tes hanches
Le mélange de nos odeurs forme un châte
Sur ma silhouette à l'envers

Nous dormons arrondis de sommeil
Lavés d'insuffisance et gavés d'éternité
Il suffit d'étirer la nuit
D'obliger l'aurore à dormir à poings fermés

Ton nom s'est accroché
La violence brûle ses sentiers
Le midi s'est levé
Derrière mon sourire
Je nomme le moment du départ
Nous en sommes au premier jour

Le doute s'est glissé par la fenêtre
Comme ta main dans mes cheveux
Je regarde la lumière éblouir nos regards
L'ombre s'égare sur le lit
Le temps se profile
Le vent se lève

J'oblige le présent à s'ouvrir le ventre
La lumière se laisse voir sur nos joues rieuses
Je permets au désir de graver son empreinte
Au creux de nos mains tendues vers l'instant

Tu le sais pourtant
L'immobilité remplit nos gestes
Le temps revient toujours armé d'histoire
Écrire nos noms sur nos corps